



La dissociation de l'amour et du désir chez Gide Nhu Quynh Martin

Dans la « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir »¹, Lacan, tout en faisant une critique élogieuse du livre *La jeunesse d'André Gide*² de Jean Delay, construit le cas textuel d'André Gide à partir de ses écrits. Il n'y a pas ici cure, mais étude de texte ; au-delà du diagnostic, Lacan vise la perspective du destin. Ce texte, important, riche, mais complexe, est heureusement éclairé par l'article de Jacques-Alain Miller « Sur le Gide de Lacan »³. La clef de la construction lacanienne est la dissociation entre l'amour et le désir, une notion clinique majeure étudiée par Freud dans « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse ».

« Je n'aimerai jamais d'amour qu'une seule femme et ne puis avoir de vrais désirs qu'avec de jeunes garçons. »⁴ Par cette phrase, Gide dit très précisément sa dissociation avec le dédoublement de l'objet : amour pour une seule femme côté jardin, désir des jeunes garçons côté cour.

Pour rendre compte de cette position, j'ai choisi la voie de l'identification : l'identification de Gide aux *trois magiciennes fatidiques* – Lacan désigne ainsi sa mère, Madeleine, sa cousine et future femme, et sa tante – mettrait en place la dissociation qui plus tard se réaliserait concrètement avec le dédoublement de l'objet par l'identification à la parole de Goethe.

La mère, Juliette Gide, est le pôle d'identification essentielle, le personnage central de sa formation subjective.

Dans la relation mère-enfant, la mère a deux fonctions : la mère de la demande d'amour, et la mère lieu, siège du désir ; l'enfant dans sa demande d'amour adressée à la mère, trouve son désir auquel l'enfant vient accroche le sien. La mère noue, associe amour et désir. Est-ce le cas de Juliette Gide ?

« *Que fut pour cet enfant-là sa mère* »⁵ ?

Elle plaçait l'amour du devoir, et l'idéal moral au-dessus de tout, l'amour chez elle « s'identifiait aux commandements du devoir »⁶. Or, dans le ternaire lacanien amour-désir-devoir, lorsque l'amour est identifié au devoir, il est dissocié du désir et, l'amour dissocié du désir est sans composante érotique ni sexuelle, avec abnégation de jouissance, soit un amour mortifié. La dissociation entre amour et désir était déjà présente chez la mère.

Quant à son désir, son désir de femme, d'un objet imaginaire qui lui manque, Lacan parle de « soustraction symbolique » et d' « incidence négative »⁷ du désir de la mère. L'analyse de J.-A. Miller⁸ nous aide à comprendre la soustraction symbolique : il y a chez Juliette Gide une malfaçon du désir de la femme, il n'y a pas d'opération du symbolique sur le réel, elle ne symbolise pas l'objet imaginaire de son désir dans le signifiant phallus, il y aurait une négation du phallus en tant que signifiant, une négation symbolique, cette expression pour bien la distinguer de la castration symbolique ($-\phi$). Celle-ci, résultant de la métaphore paternelle, est une mort partielle de la jouissance au niveau du commandement et non une abnégation de la jouissance. Chez Juliette Gide

¹ Lacan J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 739.

² Delay J., *La jeunesse d'André Gide*, Paris, Gallimard, 1956-1957, 2 volumes.

³ Miller J.-A., « Sur le Gide de Lacan », *La Cause freudienne*, n° 25, septembre 1993, p. 7-38.

⁴ Van Rysselberghe M., *Cahiers André Gide*, 4 : *Les Cahiers de la Petite Dame*, Paris, Gallimard, p. 150.

⁵ Lacan J., « *Jeunesse de Gide...* », *op. cit.*, p. 749.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 754.

⁸ Miller J.-A., « Sur le Gide de Lacan », *op. cit.*, p. 32.

c'est la négation du phallus ϕ valeur 0 ($\phi 0$) au lieu de $(-\phi)$. Un désir négativé, mortifié, sans référence au phallus : ($\phi 0$), ou bien le signe de la soustraction (-).

Le troisième point de la position de Juliette Gide est sa non-division : elle déclare n'aimer que son fils unique. Elle n'est pas divisée vers deux objets : l'homme, l'époux ou l'amant, et le fils.

Au niveau du fils, pour la fonction phallique, pour une sortie satisfaisante de l'œdipe, il est préférable que la mère soit divisée, que la mère soit aussi une femme aimant un homme, dont elle est la cause du désir, ce faisant elle indique à l'enfant la voie à suivre, l'accès à la sexualité. Juliette Gide c'est *la mère toute*. La mort prématurée du père, laisse l'enfant de onze ans seul face à sa mère, Gide « nous dit s'être senti "soudain tout enveloppé, par cet amour qui désormais se refermait" sur lui »⁹, un amour mortifié tout à lui.

Selon Lacan, l'incidence de la négation du phallus de la mère est essentielle sur le fils.

Autour du double pôle – imaginaire et symbolique – de la mère, l'enfant dans sa demande d'amour, se construit, en s'identifiant au phallus, il construit sa formation subjective.

Ce qui a manqué ici dans le rapport mère-fils, c'est le signifiant phallus, l'amour de sa mère ne se rapportait pas à l'homme en tant que porteur de phallus. Là est la singularité du cas Gide.

Dans sa demande d'amour, face à l'amour dissocié du désir de la mère tous les deux mortifiés, avec abnégation de jouissance, sans composante érotique ni sexuelle, et sans référence au phallus, face à ce ($\phi 0$) là, l'enfant Gide ne peut ni s'identifier à l'objet de son désir, ni accrocher son désir au sien. Le ($\phi 0$) de la mère laisse l'enfant insitué, dans le vide, mortifié, sans identification au phallus. Pour Lacan, c'est l'incidence négative de la négation du phallus de la mère.

L'œdipe gidien est ainsi un troisième cas, différent d'une métaphore paternelle dite normale (par ex. le petit Hans) dont le résultat est la castration symbolique, il diffère également du cas classique de perversion, dans ces deux cas la mère noue amour et désir et symbolise l'objet imaginaire de son désir dans le signifiant phallus, l'enfant s'identifie à ce phallus pour répondre au désir de la mère. Dans la perversion dite classique avec déni de la castration et fétiche (Proust, Montherlant, Stendal...) la mère n'est pas divisée : le père est absent ou défaillant, l'enfant est le phallus de la mère, phallicisé jusqu'au fétiche par la mère, il reste pris dans la position d'être l'objet (de la femme)¹⁰.

Dans le cas du petit Hans, le père quelque peu défaillant est présent, la métaphore paternelle aboutira à la castration symbolique, cependant avant cette sortie de l'œdipe, le petit Hans dans sa demande d'amour a trouvé le désir de la mère, elle s'exhibait peu vêtue devant lui. L'identification à l'objet imaginaire de son désir, au phallus, permet au sujet enfant de se situer à sa place d'enfant désiré, et de s'identifier à son être de vivant. L'enfant Gide au contraire s'est identifié à « son être de mort »¹¹. L'enfant Gide était aimé, on peut dire trop et mal aimé mais pas désiré, pas phallicisé.

La conséquence clinique majeure est qu'une partie de sa jouissance d'enfant reste insituée, dans le vide, Lacan parle de l'abîme qui s'ouvrait « dans sa jouissance primaire »¹² qu'il peupla de monstres qui hantaient ses cauchemars. Voilà l'origine du rapport privilégié de Gide à la mort.

Du rapport privilégié de Gide à la mort

L'origine du rapport privilégié de Gide à la mort, l'origine des crises de *Schaudern*, Gide nomme ainsi le tremblement du fond de l'être, qui le saisit enfant à trois reprises, dont la cause n'est pas une menace extérieure. Pour J. Delay et Lacan, il s'agit de la mort, un contact secret avec la mort. La mort comme une invisible compagne. Une malédiction semblait peser sur lui, enfant et adolescent il dégagait un air funèbre, d'où le surnom de *Ci-Gide* donné par Henri de Régnier. Des

⁹ Lacan J., « *Jeunesse de Gide...* », *op. cit.*, p. 748-749.

¹⁰ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre v, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 193-194.

¹¹ Miller J.-A., *op. cit.*, p. 27.

¹² Lacan J., « *Jeunesse de Gide...* », *op. cit.*, p. 750.

cauchemars de l'enfance, un seul persiste avec son angoisse jusqu'à la fin de sa vie : « une forme de femme qui, son voile tombé, ne laisse voir qu'un trou noir »¹³.

La mort se doublait d'un autre trait, la mort comme compagne invisible n'allait pas seule. Ses débuts à l'école furent étranges, il était perdu, incapable de répondre aux questions les plus simples et fut renvoyé à onze ans parce qu'il se masturbait en classe : « je ne prenais pas grand soin de m'en cacher, n'ayant pas bien compris qu'elles [mes mauvaises habitudes] fussent à ce point répréhensibles »¹⁴. Pour J. Delay et Lacan, quand il y a érotisme masturbatoire sans culpabilité il faut chercher la mort : la mort et le sexe font la paire, le sexe pour lutter contre la mort.

D'un côté, la mort, la soustraction symbolique (–) transmise par la mère et de l'autre la jouissance de l'organe actif, hors la loi, la jouissance solitaire et libre (φ) ; entre (–) et (φ). J.-A. Miller place une barre, une séparation radicale : (–Iφ) au lieu de (–φ) la castration. (–Iφ) c'est le mathème de la fonction phallique scindée, de la scission phallique, concept de J.-A. Miller pour désigner la forme du déni de la castration de Gide.

Autre effet du (φ0) de la mère, on peut ajouter du côté la soustraction symbolique (–), l'idéal de l'ange asexué, la position d'« angéliste », c'est-à-dire de celui qui aime les anges, relevée par J. Delay, Lacan et J.-A. Miller.

On peut ainsi écrire la position de l'enfant Gide : (–) mort, angélisme ; I (φ) organe actif et hors la loi.

Le tournant majeur pour Gide

À treize ans se situe le tournant majeur avec la scène de séduction de la part de sa tante suivie de la scène avec Madeleine sa cousine, agenouillée en prière.

Pour Lacan le destin d'André Gide s'est joué là dans ces deux scènes distinctes et successives.

L'épouse du frère de sa mère, Mathilde Rondeaux est une très belle et sensuelle créole vêtue de mousseline blanche (alors qu'il se représente sa mère toujours endeuillée, en noir). Il est intimidé par cette femme, partagé entre l'admiration et l'effroi. Dans *La porte étroite*, Gide (prénom J. Jérôme dans le livre) trace son portrait avec lyrisme, et raconte la scène de séduction suivie de la scène avec Madeleine : un jour de l'été, Jérôme se retrouve à l'improviste dans la même pièce que sa tante, il est très intimidé : « je prends sur moi de lui sourire et de lui tendre la main. Elle garde ma main dans l'une des siennes et de l'autre caresse ma joue. “Comme ta mère t'habille mal mon pauvre petit !...” [...] “Les cols marins se portent beaucoup plus ouverts !” dit-elle, en faisant sauter un bouton de chemise. [Elle] passe autour de mon cou son bras nu, descend sa main dans ma chemise entrouverte, demande en riant si je suis chatouilleux, pousse plus avant... J'eus un sursaut si brusque que ma vareuse se déchira ; le visage en feu, et tandis qu'elle s'écriait : “Fi ! le grand sot !” – je m'enfuis ; je courus jusqu'au fond du jardin ; là, dans un petit citerneau du potager, je trempai mon mouchoir, l'appliquai sur mon front, lavai, frottai mes joues, mon cou, tout ce que cette femme avait touché »¹⁵ Il revient un peu plus tard à l'intérieur, il la vit dans les bras d'un jeune lieutenant, monta à l'étage et trouva sa cousine, la fille de la séductrice en larmes : « Cet instant décida de ma vie ; je ne puis encore aujourd'hui le remémorer sans angoisse. [...] Je restais debout près d'elle, qui restait agenouillée ; je ne savais rien exprimer du transport nouveau de mon cœur [...].

Ivre d'amour, de pitié, d'un indistinct mélange d'enthousiasme, d'abnégation, de vertu, j'en appelais à Dieu de toutes mes forces et m'offrais, ne concevant plus d'autre but à ma vie, que d'abriter cette enfant contre la peur, contre le mal, contre la vie. Je m'agenouillais enfin plein de prière ; je la réfugie contre moi ; confusément je l'entends dire : “ [...] Oh ! va-t-en vite ! il ne faut

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Gide A., *Si le grain ne meurt* in *Souvenirs et voyages*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2009, p. 120.

¹⁵ Gide A., *La porte étroite*, in *Romans, récits, soties, œuvres lyriques*, Paris, Gallimard, *op. cit.*, p. 500.

qu'ils te voient." [...] " Ne raconte à personne... mon pauvre papa ne sait rien..." »¹⁶ Gide avait treize ans et Madeleine quinze.

Pour Lacan, les éléments structuraux de la vie de Gide sont concentrés là, dans ces deux scènes. Il va s'identifier à ces deux femmes, complétant tout en desserrant l'identification congruente à la mère.

Quelles sont leur place et leur fonction ? De quel type d'identification s'agit-il ?

La tante fait office de seconde mère animée d'un désir bien vivant. Elle apporte dans sa vie ce qui y manquait cruellement, un désir qui le choque tout en le sauvant. Et il deviendra définitivement amoureux de Madeleine, qu'il veut protéger de ce désir même qu'il vient de rencontrer.

La fonction de la rencontre contingente vient ici s'articuler à la fonction de répétition, les deux magiciennes fatidiques prennent leur place respective, Madeleine celle de l'ange de pureté, aimée d'un amour unique chaste et asexué, et la tante, la place de la seconde mère, de l'Autre du désir qui manquait. Le désir de la tante a lui-même un statut hors la loi, elle avait des amants à gauche, à droite, une jouissance sans marque de castration, un phallus bien positif, ϕ .

Cependant ce désir tardif (à treize ans), venant de l'extérieur, et sans médiation symbolique est intrusif, il ne pouvait être que traumatique, Lacan parle d'immixtion. Pendant la scène de séduction il a été un enfant désiré, phallicisé. Cette place de l'enfant désiré, sans pouvoir l'occuper, il la gardera, en y mettant un autre que lui, donc en s'identifiant à la tante, à son désir et en désirant le petit garçon qu'il fut sous les caresses de celle-ci. Lacan parle d'une identification partielle et imaginaire, une mue imaginaire qui participe à sa formation subjective, à son moi du côté de l'érotisme masturbatoire en renforçant le trait clandestin, hors la loi, de la jouissance gidienne présente dès l'enfance.

Ce désir hors la loi, il fallait en protéger Madeleine : « aimer "par l'âme seule, une âme qui vous aime de même" [...] "Pour ne pas troubler sa pureté, je m'abstiendrai de toute caresse" »¹⁷. Il est bien sûr dissocié, exclu de l'amour, mais pas exclu du moi. Mise en place donc de la dissociation entre l'amour et le désir avec dédoublement de l'objet. La dissociation induit un clivage, une déchirure du moi spécifique, la *Spaltung* freudienne, car l'amour angélique et le désir clandestin dissociés participent tous les deux à la formation du moi.

Madeleine est la femme idéale, un ange (asexué) de pureté, l'unique femme aimée. Il s'identifie à sa cousine, son idéal du moi, une identification symbolique qui double, renforce l'identification à sa mère.

À la fin de sa vie, dans les toutes dernières pages écrites, on peut lire ceci : « Une autre chose me gêne, qui vient du désordre chronologique de mon esprit : certains souvenirs se chevauchent, se télescopent, se juxtaposent ; des surimpressions se produisent [...] dans les rêves. [...] la figure de ma femme se substitue parfois, subtilement et comme mystiquement, à celle de ma mère, sans que j'en sois très étonné. [...] l'émotion reste vive, mais ce qui la cause reste flottant ; bien plus : le rôle que l'une ou l'autre joue dans l'action du rêve reste à peu près le même, c'est-à-dire un rôle d'inhibition, ce qui explique ou motive la substitution. »¹⁸ Lacan attache beaucoup d'importance à ces lignes et note le passage direct de la mère d'amour à la femme idéale avec élision de la seconde mère, celle du désir. Substitution de la mère d'amour et de l'unique femme aimée, expliquée par leur fonction, toutes les deux sont inhibitrices du désir, trop d'amour étouffe, tue le désir.

Le dédoublement de l'objet

Il ne se réalise que onze ans plus tard après imprégnation, immixtion du *message* de Goethe : « Tu peux être ce que tu es ». La lecture de Goethe apporte cette parole qui manquait, celle qui autorise

¹⁶ *Ibid.*, p. 503-504.

¹⁷ Hellebois P., *Lacan lecteur de Gide*, Paris, Éditions Michèle, 2011, p. 51.

¹⁸ Gide A., *Ainsi soit-il ou les jeux sont faits*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2001, p. 1041.

et humanise le désir, une métaphore paternelle en quelque sorte selon J.-A. Miller¹⁹, libérant le sujet du joug maternel et le désir comprimé jusque-là par le devoir et l'interdit. Gide vécut ses premières expériences sexuelles à vingt-quatre ans en Afrique du Nord avec des jeunes femmes et surtout avec des jeunes garçons. Avec l'identification à la parole de Goethe, Gide estima sa formation subjective et littéraire achevée, soit entre vingt-deux et vingt-cinq ans, il a trouvé le signifiant, *persona*, idéal du moi, rôle, programme de sa vie, pour le guider dans son existence et dans son œuvre en portant sur la place publique son désir.

À partir de là, à côté d'une femme et une seule authentiquement aimée, il y a eu la multiplicité des jeunes garçons, objets du désir. Le désir gidien allait, dans une métonymie inlassable, à la recherche de garçons qui ne parlent ni ne pensent et de préférence à la peau brune (ce trait est prélevé chez la tante, une créole).

Avec l'identification au désir de la tante au niveau imaginaire, Gide trouva une solution à son désir. Déjà âgé, Gide disait : « Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse »²⁰, on peut ajouter seul ou avec ses compagnons ; avec la série des petits garçons il s'agissait de masturbation mutuelle en face à face. Ici, les descriptions de l'écrivain témoignent d'une jouissance jusqu'à l'épuisement, comme une jouissance infinie qui le mettait en communication avec la nature (la lune, le chant des oiseaux...). Cette jouissance de l'organe, proprement océanique, Lacan la situe du côté féminin, le sujet s'identifiant à la femme désirante. Alors que pour l'amour, il était du côté masculin²¹.

Tout ne s'est pas joué à cinq ans, les identifications successives jusqu'à vingt-quatre ans : idéal du moi identifié à sa mère, à sa femme et au *message* de Goethe d'un côté, désir clandestin, hors la loi, renforcé avec l'identification imaginaire à la séductrice, la seconde mère, de l'autre, ont permis en quelque sorte « l'auto-engendrement »²² d'A. Gide, marqué par la dissociation entre l'amour et le désir accompagnée d'un clivage, une déchirure du moi spécifique. J.-A. Miller avec le concept et son mathème de la *scission de la fonction phallique* élève au paradigme la singularité de Gide, homme de désir et aussi, et autant, homme de devoir.

¹⁹ Miller J.-A., *op. cit.*, p. 36.

²⁰ Gide A., *Journal*, vol. I, Paris, Gallimard, *op. cit.*, p. 576.

²¹ Cf. Miller J.-A., *op. cit.*, p. 35.

²² *Ibid.*, p. 10.